

The logo for CEPAG features the letters 'CEPAG' in a bold, black, sans-serif font. A red triangle is positioned between the 'P' and 'A', pointing upwards and to the right. The logo is set against a white background with a large, light blue curved shape on the left and a grey curved shape on the right.

Centre d'Éducation Populaire
André Genot

L'extrême droite

Fondements philosophiques
et mobiles d'adhésion

THÉMATIQUE

Mai 2008

Rédaction :

Nicolas LATTEUR

Editeur responsable :

Annick Thyré ■ CEPAG asbl
Rue de Namur 47 ■ 5000 Beez

L'extrême droite

Fondements philosophiques
et mobiles d'adhésion

Introduction

L'extrême droite fait peur. Ses militants affichent sans vergogne des idées de haine, d'exclusion et méprisent ceux et celles qui veulent lui apporter la contradiction. La pensée d'extrême droite est une pensée unique qui ne tolère qu'une population soumise et fidèle à ses imprécations.

Le modèle qu'elle véhicule est profondément antidémocratique. Il prend pour cible privilégiée les forces progressistes, dont le mouvement syndical. Ce dernier s'est construit comme contre-pouvoir afin d'imposer des droits politiques, sociaux et économiques pour le monde du travail alors que les classes dominantes niaient la condition des travailleurs. L'extrême droite y voit une des sources du mal. Elle ne voit le salut qu'au travers d'une communauté nationale entièrement dévouée à la gloire d'une patrie incarnée par un Etat fort et par son chef.

Parce que l'extrême droite prend pour cibles les mouvements sociaux et singulièrement les organisations syndicales, parce qu'elle provoque l'adhésion dans des couches sociales qui ont tout à perdre de sa présence, la lutte contre l'extrême droite est plus que jamais d'actualité.

Aujourd'hui, l'extrême droite séduit des secteurs importants de la société. Elle a conquis une place durable dans le paysage politique belge et international. Sa sphère d'influence ne se limite pas à ses seuls électeurs et militants mais gagne d'importants secteurs de la société.

Fondamentalement, l'extrême droite est liée organiquement à certaines contradictions et crises propres aux sociétés capitalistes. Du moins, ces tensions sociales réactivent ou rendent fonctionnels les éléments archaïques véhiculés par l'extrême droite.

Ce travail tente modestement de contribuer au combat contre l'extrême droite. Car, afin de contrer ce courant social et politique, il est déterminant de pouvoir comprendre :

- § La **pensée d'extrême droite** dont le rayonnement dépasse sa seule sphère « militante ». Ses idées s'étendent dans des secteurs très larges de la société (sur la question de l'immigration et des demandeurs d'asile, par exemple). Elles lui permettent de disqualifier les modes de pensée et d'action des mouvements sociaux.
- § La **politique d'extrême droite** qui s'oppose et tente de détruire toute pensée progressiste.
- § Les **raisons du succès** qu'elle rencontre et de l'**adhésion** qu'elle emporte dans de larges secteurs de la société.

Ce travail aborde successivement ces trois questions et interroge, à partir de cette analyse renouvelée de la pensée de l'extrême droite, les modes d'action pour lutter contre elle.

Chapitre 1

La structure de la pensée d'extrême droite

Les partis et mouvements d'extrême droite ne sont pas identiques : le *Vlaams Belang*, le *Front National*, le *FPÖ* autrichien ou encore les suprématistes qui appellent la race blanche (sic !) à se réunir dans un combat racial (re-sic !) contre le reste de l'humanité ne partagent pas exactement le même projet politique¹.

Il existe pourtant une **structure permanente de la pensée d'extrême droite** même si elle possède divers modes d'affirmation. Cette structure repose sur trois concepts essentiels : l'**identité**, l'**inégalité** et la **pugnacité**. Cette triade résulte de trois opérations fondamentales :

- § le fétichisme de l'identité collective : l'identité devient un véritable fétiche, c'est-à-dire une entité qui a existé de tout temps et sur lequel l'action des hommes n'a pas prise ;
- § l'inégalité est érigée au rang de loi naturelle fondamentale qui orchestre les relations entre les hommes ;
- § la lutte et le combat sont exaltés comme principe éthique, existentiel et politique.

Cette triade forme un signe distinctif qui permet d'identifier à coup sûr l'appartenance ou l'influence qu'exerce cette famille politique sur un programme, un tract, une œuvre...

Plus qu'une pensée, cette triade englobe une manière de concevoir la politique, la morale, la pédagogie, la relation à l'autre, la sensibilité. Elle est constitutive d'une manière particulière d'être au monde.

¹ Voir Pierre Blaise et Patrick Moreau (s.l.d.), *Extrême droite et national populisme en Europe de l'Ouest*, Bruxelles, CRISP, 2004.

1. Le fétichisme d'une identité collective

Toute pensée d'extrême droite se centre toujours sur l'affirmation de l'existence d'une identité collective. Elle sert de référent majeur à la mesure de toute chose. Cette identité peut être l'Occident, la nation flamande, la race aryenne, la civilisation européenne. Elle servira à hiérarchier les êtres humains en mesurant leur degré de proximité avec cette identité collective suprême : l'homme occidental face à l'homme oriental, l'homme blanc face à l'homme *de couleur*...

Une identité devient fétiche lorsqu'elle est à la fois substantifiée, éternisée, naturalisée, sacralisée et qu'elle fait l'objet d'un véritable culte². La pensée d'extrême droite exalte la singularité d'une communauté réputée exister en et par elle-même qui entend préserver farouchement tout les éléments de son identité propre.

☞ Ce fétichisme apparaît notamment dans le fait que l'extrême droite va définir son identité collective en termes ethniques et biologiques :

- **ethniques** : l'identité est liée à un bagage culturel original et supérieur dont l'origine remonte à la nuit des temps ;
- **biologiques** : les qualités contenues dans ce bagage culturel, dans cette ethnie, sont contenues dans les gènes et transmises par hérédité biologique. D'où l'importance pour l'extrême droite de la famille définie comme lieu privilégié de transmission de la culture et de l'hérédité biologique. La définition du rôle entre les sexes est réalisée en fonction de ces mêmes critères.

On comprend mieux pourquoi l'extrême droite idolâtre le terroir, le patrimoine, l'enracinement, en deux mots le **sol** et le **sang**.

² Ces termes sont développés dans le glossaire p. 31.

☞ Ce fétichisme se manifeste dans la **phobie de tout ce qui peut menacer l'identité collective**, l'altérité aussi bien que l'altération. Ce sont là deux affects qui structurent la sensibilité d'extrême droite, qui lui donnent une couleur et une tonalité particulière :

- La **phobie de l'altérité** : tout ce qui n'appartient pas à l'identité collective apparaît comme une menace à l'égard de l'intégrité de l'identité collective défendue. Cette dernière n'est pas pensée comme constituée à partir de relations d'emprunts à d'autres cultures. Au contraire, l'identité collective ne doit rien aux autres. Elle doit s'en défendre en se préservant de toute contamination afin de protéger sa pureté. D'où la phobie du mixte, du métissage censé ruiner le pur et le propre par transfusion avec l'autre. Cette peur de perdre son identité au contact de l'autre conduit à la recherche de l'établissement de distances, de frontières (physiques, juridiques, symboliques) ou de pratiques de stigmatisation de l'autre de manière à le rendre directement reconnaissable.
- La **phobie de l'altération** : la pensée d'extrême droite est nécessairement hantée par la peur du changement. Comme il s'agit de préserver l'identité collective, tout devenir, tout changement ne peut qu'être synonyme de décadence, de chute, bref de perte d'identité. Etant donné que le changement est menaçant, la pensée d'extrême droite aura un caractère profondément réactionnaire. Elle hait les dérives du présent et glorifie un âge d'or mythique, où l'identité était pure de toute altération et de toute menace d'altération.

Autant dire que l'identité collective fétichisée par l'extrême droite est une identité menacée car il est impossible de supprimer la différence (l'altérité) et la marche du temps vers l'avenir (l'altération).

L'insécurité et la décadence seront des thèmes récurrents de toute pensée d'extrême droite. Car celle-ci est hantée par la menace d'une catastrophe imminente - la disparition de l'identité collective - et, en réaction, se lance dans des appels pathétiques pour assurer la sauvegarde de l'identité menacée.

D'où un combat à mener contre les autres (contre la différence) et contre soi (ceux qui par leur laxisme se laisseraient séduire par la décadence).

2. L'inégalité comme catégorie fondamentale

Dans la pensée d'extrême droite, l'inégalité est une donnée universelle, tant au sein de la nature qu'au sein de l'humanité (entre les civilisations, entre les sexes, entre les individus...).

On est nécessairement pris dans une hiérarchie, c'est pourquoi **la relation de domination est la relation fondamentale** parce qu'inscrite dans **l'ordre naturel des choses**. Ainsi s'explique son goût pour l'autorité, le culte qu'elle voue aux chefs mais aussi son aversion de toute pensée politique égalitariste, qu'elle soit d'inspiration libérale ou socialiste.

Toute volonté égalitaire serait dangereuse parce qu'elle irait à l'encontre de la loi naturelle et qu'elle risquerait d'aboutir à des formes d'inversion de la hiérarchie naturelle : ce serait par exemple le triomphe « de groupes ethniques inférieurs ». Dans cette conception, l'égalité est perçue comme une injustice faite aux plus forts, aux plus capables, aux plus méritants.

Cette conception transforme toute différence (culturelle, sociale...) entre des individus en inégalité naturelle. Car, pour une pensée qui fétichise une identité collective, toute autre identité sera immédiatement perçue et vécue comme inférieure. Reconnaître l'autre comme alter ego suppose d'accepter une égalité de valeur et de respecter la différence. Cela entraîne nécessairement la reconnaissance de tout ce qu'une identité doit à une autre, ce que la pensée d'extrême droite nie en faisant de l'identité une entité fétiche et sacrée.

3. L'exaltation de la lutte comme manière d'être au monde

Puisque la lutte sélectionne le meilleur et le plus fort, elle est une vertu dans et par laquelle se réalise le bien. Dans la pensée d'extrême droite, vivre, c'est fondamentalement combattre, lutter et vaincre.

Cela résulte directement de sa conception **fétichiste** de l'identité collective et **inégalitaire** de l'homme et de la nature. Si l'identité collective est sans cesse menacée par l'altérité et l'altération, il convient de lutter contre des facteurs de dégradation tant internes qu'externes. Si les relations entre les hommes sont caractérisées par l'inégalité et la domination, elles sont inévitablement des rapports de forces, par définition instables, qui se rejouent à travers la lutte. La race, la nation, l'individu... doivent lutter afin de préserver ou de retrouver la place qu'il leur revient dans l'ordre naturel des choses.

L'enjeu de cette lutte est double : il faut rester soi en préservant son identité collective propre et ne pas se laisser soumettre par un autre différent et/ou inférieur à soi. Il s'agit de défendre son identité et son rang dans la hiérarchie naturelle et sociale.

D'où un culte de la force et de la volonté de puissance que l'on peut appréhender au travers de différentes caractéristiques de la pensée d'extrême droite :

- § le **darwinisme social** : la lutte pour la vie et le principe de la sélection naturelle entre individus, races et espèces sont glorifiés et disqualifient toute protection sociale pour les plus faibles ;
- § l'**eugénisme** : il convient de sélectionner les plus forts et d'éliminer les plus faibles et, paradoxalement, de défendre les forts contre les faibles ;

- § l'**exaltation de l'armée**, de l'organisation et de la discipline militaire et des vertus guerrières telles que le courage, l'endurance, la discipline, l'obéissance aux commandements des supérieurs, le dépassement de soi dans l'héroïsme...
- § la **nature** est le paradigme qui fournit à l'extrême droite une source inépuisable de métaphores : la société est assimilée à un organisme vivant qu'il faudrait protéger de l'action parasitaire de virus morbides, elle reprend le principe de la sélection naturelle entre les espèces et les individus et justifie les inégalités sociales ; enfin en niant toute spécificité humaine, la pensée d'extrême droite en vient à faire de l'homme un animal comme les autres orienté par son instinct de survie.

La naturalisation du social et du politique est au cœur de la pensée d'extrême droite. D'où sa réinterprétation partisane de la génétique et son opposition à toute sociologie des relations sociales.

Chapitre 2

Les caractéristiques d'une politique d'extrême droite

Le fétichisme de l'identité collective, la naturalisation des inégalités sociales et l'exaltation de la lutte comme manière d'être au monde vont configurer les principaux axes d'une politique d'extrême droite.

1. Défendre la communauté

Suivant la formule *une Communauté, un Etat, un Chef*, le souci essentiel d'une telle politique sera de **préserver, de rétablir, de défendre l'identité bio-ethnique** (la race blanche, la civilisation occidentale...) de la communauté de référence. Il s'agira de désigner les facteurs internes et externes qui menacent cette identité et de mener implacablement la lutte contre eux. Car la politique d'extrême droite est hantée par la crainte du complot qui menacerait l'identité de la communauté. La menace peut tout à la fois prendre le visage d'une identité collective étrangère désignée comme particulièrement hostile, rivale ou décadente ou le visage d'un mouvement social qui entend dépasser les frontières définies dans l'identité collective d'extrême droite (l'internationalisme des socialistes et des communistes, la mondialisation capitaliste). Il y a à la fois menace de corruption par contact, par mélange, qui mettrait à mal les éléments purs constitutifs de la communauté de référence (le sang, le sol...) et menace d'asservissement de la communauté de référence par une autre. C'est pourquoi une politique d'extrême droite est au minimum xénophobe. Elle devient raciste en organisant la ségrégation, l'exclusion, voire même l'extermination de ceux qu'elle définit comme étrangers.

A l'intérieur, la menace proviendra de différents éléments qui par leurs idéologies, leurs références seront susceptibles d'affaiblir la communauté de référence en la divisant, en l'engageant sur une voie évolutive... La politique d'extrême droite sera nécessairement autoritaire. Elle ne tolère aucune opposition et implique soumission et obéissance absolue de la part de l'ensemble des membres de la communauté. Tout ce qui fait obstacle à la préservation de l'identité de référence devra être impitoyablement écarté.

2. Un Etat totalitaire

L'Etat se voit confier la mission sacrée de préservation de l'identité de la communauté de référence. Tous ses actes, même les plus extrêmes seront légitimés au nom de cette mission. Dans cette conception, l'Etat ne tire pas sa légitimité d'un consensus démocratiquement élaboré - ce dernier est d'ailleurs contre nature pour l'extrême droite qui y décèle la trace d'une institutionnalisation du conflit - mais de sa mission sacrée de défense de la communauté de référence. Celle-ci suppose un Etat totalitaire qui soumet tout à cet impératif absolu, qui est sur pied de guerre pour être capable de se défendre des menaces qui le guettent. A cet effet, l'Etat se dote de moyens de répression militaires, paramilitaires et policiers conséquents.

3. Un chef incontestable

Pour conduire cette guerre contre les identités concurrentes et mobiliser la communauté pour ce combat d'autodéfense, il faut un Chef, charismatique, au discours démagogique, qui n'autorise que lui-même à incarner le sauveur suprême de l'identité collective.

4. Une opposition

aux philosophies des Lumières

La politique d'extrême droite s'oppose au libéralisme, au socialisme et à toute forme d'humanisme :

- § Elle s'oppose au **libéralisme** sur les plans économique (en défendant la solidarité communautaire contre la concurrence des marchés et l'autarcie économique contre l'ouverture des frontières), politique (elle défend l'unanimité communautaire contre le multipartisme de la démocratie parlementaire) et moral (elle oppose ordre moral et tolérance, sacrifice de l'individu et liberté de la conscience). Hors de sa communauté, l'individu n'est rien. Il doit tout lui sacrifier, en premier sa liberté individuelle chère à la philosophie libérale.
- § Elle s'oppose au **socialisme** (et au communisme) car il divise la communauté en considérant la lutte des classes comme caractéristique essentielle de l'histoire et du développement des sociétés passées et présentes. Mais surtout, le socialisme est combattu parce qu'il défend le principe de l'égalité sociale et politique.
- § Elle s'oppose à toute forme d'**humanisme**, en contestant la notion centrale de fraternité (dignité de la personne ou unité du genre humain). Pour la pensée d'extrême droite, il n'y a que des communautés qui combattent les unes contre les autres afin de rétablir une hiérarchie qui se prévaut de respecter les lois éternelles de la nature.

La pensée d'extrême droite est contradictoire. Elle s'en réfère à l'ordre implacable des choses, à la fatalité des lois de la nature auxquelles les sociétés doivent se conformer. Mais, dans le même temps, elle élabore un projet politique volontariste visant à combattre la décadence des choses humaines et à reconstruire un ordre nouveau en donnant d'autres bases à l'édifice social perverti et corrompu. Elle s'appuie sur du fatalisme en faisant de la puissance de la volonté humaine son principe directeur. Cette contradiction n'est cependant pas insurmontable : l'ordre nouveau qu'il

faut construire peut être présenté comme la restitution de l'ordre naturel perverti par la décadence inhérente à l'histoire humaine.

L'extrême droite disqualifie toute forme de régime démocratique³ et toute action politique comprise comme le lieu où se déploient les questions fondamentales du vivre-ensemble des êtres humains au sein d'une société. Elle dissout le politique dans la nature et le biologique.

³ Eric J. Hobsbawm, « *L'âge des extrêmes* », Bruxelles, Editions Complexe / Le Monde diplomatique, 1999.

Chapitre 3

Les mobiles d'adhésion

Qu'est-ce qui procure à la pensée d'extrême droite un succès qui dépasse parfois sa base militante et/ou électorale ?

En fait, cette philosophie de l'inégalité, de l'ordre naturel et immuable des choses, entre en écho avec la « crise de sens » que traversent les sociétés capitalistes développées.

La crise de sens touche deux problèmes fondamentaux :

1. la manière dont une société permet à ses membres de construire et de se construire des structures psychiques qui rendent possibles sa propre existence sociale et celle des autres ;
2. les grilles de lecture pour comprendre la situation que nous vivons et le monde qui nous entoure sont en question - et à travers elles les possibilités psychiques de réaction face à un ordre des choses (une situation d'inégalité sociale par exemple...).

Les travaux du sociologue Alain Bihl sont ici aussi particulièrement riches. Il formule l'hypothèse d'une crise de sens en entendant par là « *l'incapacité, dont font preuve les sociétés capitalistes développées, d'élaborer et de proposer à leurs membres un système de repères (d'idées, de normes, d'idéaux) qui leur permettent de donner un sens stable et cohérent à leur existence et à leur expérience du monde, en le rendant ainsi, tendanciellement, subjectivement invivable.* »⁴

Il y a production de sens au sein de la société, chacun peut s'emparer librement de symboles, d'images. Mais ce qui fait cruellement défaut, c'est un ordre symbolique qui permette de structurer ces fragments de sens

⁴ Alain Bihl, « L'actualité d'un archaïsme. La pensée d'extrême droite et la crise de la modernité », Lausanne, Page deux, 1999, p. 122.

dispersés et hétérogènes. Il devient alors très difficile de donner une cohérence affective, imaginaire ou intellectuelle à son expérience du monde. Ce qu'Alain Bihl nomme **traumatisme ordinaire**, c'est « *l'expérience quotidienne de ce monde dépourvu d'ordre symbolique, l'expérience d'une réalité sociale à laquelle il est devenu difficile, voire impossible, de donner en conséquence un sens. Autrement dit, (...) le défaut d'ordre symbolique rend tendanciellement traumatisante l'expérience ordinaire du monde social contemporain.* »⁵

Il sera tout d'abord question des relations entre ordre symbolique d'une société et cohérence affective et imaginaire de ses membres, ensuite du processus traumatique et des processus générateurs de la crise de sens, enfin des effets psychologiques de cette crise sur la personnalité de base dans les sociétés capitalistes développées.

1. L'articulation entre le social et l'individu

Les structures psychiques de l'individu - qui lui permettront de créer des grilles de lecture du monde qui l'entoure - se construisent en étroite relation avec l'ordre symbolique de la société et des groupes sociaux dont il est membre. Cette articulation se construit comme suit :

☞ L'ordre symbolique

L'ordre symbolique d'une société est constitué d'un ensemble plus ou moins cohérent de représentations (idées, normes, valeurs) collectives, c'est-à-dire partagées dans une certaine mesure par les membres de cette société. Ces représentations ont une **fonction idéologique** : elles légitiment l'ordre social, de façon à le rendre acceptable, y compris auprès de ceux qui le subissent, qui en supportent le fardeau. Mais cette fonction idéologique n'est elle-même possible que si les individus adhèrent à ces représentations, ce qui suppose qu'elles correspondent - ne fut-ce

⁵ Alain Bihl, *Idem*, p. 122.

que de manière limitée - à leurs besoins et désirs fondamentaux. « *Ces représentations sont proposées et/ou imposées à l'individu, à travers les interactions pratiques et symboliques qui le lient aux autres membres (individus ou groupes) de la société ; mais aussi et peut-être surtout à travers des processus rituels, mettant en jeu ces interactions réifiées que sont les appareils dont se constitue tout ordre social (...). Ces représentations vont fonctionner psychologiquement, consciemment aussi bien qu'inconsciemment, comme des schèmes de symbolisation, autour desquels vont se structurer la représentation du monde que se fera l'individu, mais aussi ses fantasmes et les affects qui y sont liés, enfin ses désirs fondamentaux. C'est dans cette mesure même que l'ordre symbolique collectif participe à la structuration de la subjectivité individuelle, dans ses différentes dimensions intellectuelle, imaginaire et affective.* »⁶

La vie psychique individuelle y gagne en cohérence. Elle peut s'appuyer sur des représentations collectives, qui vont permettre à l'individu de donner un sens, de lire la réalité dont il fait chaque jour l'expérience.

☞ Le sens

Le concept de sens est central. Il y a trois formes essentielles de sens qui assurent la cohérence des relations entre l'individuel et le social :

- le **sens conçu** : cela signifie que le monde est intelligible, qu'il s'inscrit dans une structure de compréhension, d'entendement en même temps qu'il participe à la production de cette structure ;
- le **sens vécu** : cela signifie que le monde est subjectivement habitable, que l'individu peut y investir et satisfaire certains de ses désirs, de ses projets, de ses fantasmes. Grâce à son organisation matérielle et symbolique, le monde entre en résonance avec la structure psychique de l'individu et ses représentations ;

⁶ Alain Bihl, *Idem*, p. 124.

- le **sens perçu** : cela signifie que le monde est objectivement praticable, qu'il offre suffisamment de repères aux individus pour lui permettre de s'orienter, d'agir et d'élaborer des projets.

Le monde a un sens s'il donne envie d'y vivre, s'il permet aux individus de réaliser certains de leurs projets ou de projeter sérieusement leurs accomplissements et s'il est intelligible grâce à des schèmes d'explication partagés plus ou moins avec d'autres.

2. Processus traumatiques et éléments générateurs de la crise de sens

La plupart des traumatismes sont consécutifs à l'expérience d'une violence. Ce qui le produit, c'est généralement la distorsion entre la force des affects éprouvés lors de la rencontre de cette violence (de l'événement traumatisant) et le déficit de symbolisation, de capacité à rendre intelligible ce qui s'est produit et à construire une réponse adéquate à la situation. Ces affects persistent et ont un effet déstructurant sur l'organisation psychique de la personne traumatisée. Il y a défaut de la capacité à donner sens à l'expérience vécue, de la capacité à symboliser, afin de lier les affects vécus au cours de cette expérience en vue de les penser affectivement et intellectuellement.

Certains individus peuvent néanmoins traverser les pires expériences (tortures, guerres...) sans traumatisme apparent. C'est la capacité de résistance qui est déterminante. Il semble que ce qui a permis à certains individus de traverser des situations atroces sans traumatisme réside dans leur capacité à faire front en s'adossant à de solides convictions religieuses, politiques ou philosophiques constitutives de raisons de vivre.

Cette capacité de résistance n'est pas déterminée par des éléments d'ordre individuel, encore moins biologiques. Au contraire, l'affaiblissement de la capacité de symbolisation est lié à un manque d'ordre symbolique sur le plan sociétal.

Le monde est privé de sens, il est incapable d'élaborer un ordre symbolique stable et cohérent. Cela tient à des processus majeurs qui y sont à l'œuvre :

☞ La démythification du monde

Les sociétés précapitalistes s'étaient dotées d'un ordre symbolique qui faisait référence à une transcendance, c'est-à-dire à un ordre métaphysique, immuable, sur lequel les hommes ne pouvaient avoir prise :

- Cet ordre symbolique était lié à la **vie pratique des hommes qui étaient relativement impuissants face à la nature** et dont le développement des forces productives n'était qu'assez faible. Dans ce contexte, la force des événements naturels apparaissait comme le produit de puissances surnaturelles sur lesquelles les hommes n'avaient aucun pouvoir. De plus, ordre naturel et social étant indifférenciés, la sacralisation du premier entraînait celle du second, d'autant que le pouvoir politique se concentrait dans les mains de ceux qui manipulaient ou avaient accès au sacré (sorcières, prêtres...). Le développement des forces productives - œuvres historiques du capitalisme - va ruiner ce rapport des hommes à leurs conditions naturelles et sociales d'existence. Il va lui donner une conscience de sa force à influencer sur le cours de l'histoire.
- L'ordre symbolique des sociétés précapitalistes était également lié à la forme que prenaient les rapports de domination, à savoir **des rapports personnels de dépendance** : entre seigneurs et serfs, entre suzerain et vassal, entre maîtres et esclaves. Le mode de production capitaliste se caractérise au contraire par des rapports impersonnels (le marché, la concurrence...).

- Cette forme mythique de l'ordre symbolique s'explique également par la prégnance de la reproduction de la société à l'identique. Ce sont des sociétés marquées par le poids des traditions, imposant de génération en génération les mêmes gestes, actes et pratiques et caractérisées par la sacralisation du passé par la référence à un mythe des origines. A l'opposé, le développement du capitalisme fait voler en éclat cet univers de traditions et institue un mode de reproduction sociale inédit. Le capitalisme ne peut se reproduire qu'en bouleversant continuellement les conditions sociales d'existence.
- L'ordre symbolique des sociétés précapitalistes se caractérise par son unité. Individus, nature et société ne sont pas séparés. Le groupe social demeure sous l'emprise de son milieu naturel d'autant qu'il ne le domine pas pratiquement. L'individu ne peut donc se penser de manière autonome par rapport au groupe social et à la société à laquelle il appartient. Cette unité va être mise en pièces par le développement des rapports sociaux capitalistes qui fragmenteront en des domaines séparés la nature, la société et l'individu.

Le capitalisme ne s'est pas doté d'un ordre symbolique qui avait la cohérence et la consistance d'un mythe. Au contraire, et c'est en ce sens qu'il est véritablement révolutionnaire, il a procédé au **désenchantement du monde**, à sa démythification.

Il subsiste encore via des religions, des sectes, etc., des éléments mythiques mais ils ont perdu tout pouvoir de fonder l'ordre symbolique d'une société.

⊞ Les contradictions internes de leur propre ordre symbolique

Sur les ruines de l'ordre symbolique mythique, les sociétés capitalistes vont développer une production symbolique originale s'appuyant sur les fétichismes inhérents à son fonctionnement, sa production sociale. Mais l'ordre symbolique qui en résulte sera plus faible, plus incohérent, plus instable.

C'est Marx qui a en premier développé une analyse du fétichisme comme pratique sociale. Pour rappel, dans le fétichisme, il y a un **double processus** :

- La **réification des rapports sociaux** : les rapports sociaux apparaissent aux individus qui le produisent (le rapport social entre salariés et capitalistes, les productions de richesses et leurs répartitions) comme des choses impersonnelles, existant en dehors d'eux-mêmes et sur lesquelles ils n'ont aucune maîtrise. C'est en ce sens que les hommes auront le sentiment d'être dominés par leurs propres créatures, en premier lieu l'argent.
- La **personnification du rapport réifié** : cette réalité sociale chosifiée fait l'objet de la part des acteurs sociaux d'investissements subjectifs qui la fait apparaître comme une personne vivante, comme un sujet animé par des désirs, une volonté propre (l'argent par exemple, le système capitaliste qui « veut ou ne veut pas », les marchés boursiers qui « ont des humeurs »).

Résultat de ce double processus, le fétiche apparaît objectivement et subjectivement comme une puissance surnaturelle, redoutable, dans laquelle les hommes ne reconnaissent plus leur propre puissance (« la puissance du capital »).

Le fétiche n'est pas qu'une représentation psychique de la réalité sociale. C'est d'abord une puissance sociale autonomisée - par exemple l'argent - qui a pris une apparence transcendante à l'égard des acteurs sociaux.

Les principaux fétiches de l'univers capitaliste sont :

- le **fétichisme de la marchandise, de la monnaie et du capital** : marchandise, monnaie et capital apparaissent autonomes, leurs valeurs et leurs mouvements déterminés par des forces occultes et surnaturelles ;
- le **fétichisme du droit, de la loi et de l'Etat** : l'entité juridique apparaît autonome du pouvoir politique (la justice arbitre des débats mais est réputée non partisane), l'Etat indépendant des conditions

sociales et des forces sociales qui le produisent et le reproduisent et la loi se présente comme l'expression de la volonté générale ;

- le **fétichisme de la nation** : la nation apparaît comme la seule forme concrète de la communauté humaine. Or, elle nie les conditions sociales différentes dans lesquelles vivent les individus d'une même nation ;
- le **fétichisme de la rationalité instrumentale** : science et technique sont présentées comme des sphères autonomes des conditions politiques et sociales et servent de justification à une forme de rationalité qui n'est préoccupée que par l'utilisation efficace de moyens au service du mode de production (ainsi il serait « scientifiquement prouvé » que la concurrence est indispensable au développement économique).

Il y a donc production symbolique, production de sens au sein des sociétés capitalistes au travers de ces fétichismes. La loi, l'Etat et la science se voient attribuer un sens et une utilité sociale. Mais si ces derniers stimulent la production symbolique, ils la rendent en même temps incapable de s'ordonner au sein d'une structure stable et cohérente. Ils rendent impossible la naissance d'un ordre symbolique. D'autant qu'aujourd'hui, il n'y a pas un seul des fétiches capitalistes qui ne suscite doutes, suspicions et critiques et qui ne soit affecté de discrédit.

Ce déficit chronique dans l'ordre symbolique tient aux fétichismes capitalistes :

- Ils sont caractérisés par leur **pluralité et les contradictions potentielles** qui les opposent. De ce fait, les différents fétiches ont privé l'ordre symbolique de cohérence et se sont discrédités les uns par les autres. Pour exemple, citons la contradiction entre le fétichisme de l'Etat, propre à légitimer certaines politiques de régulation économique, et le fétichisme du marché, réticent à toute politique de ce type. Le discrédit est d'autant plus grand qu'aucune de ces orientations n'est apparue comme solution aux crises récurrentes traversées par ces sociétés. Les fétiches Etat et marché ont été ruinés. Autre exemple, la contradiction entre nationalisme - et l'exaltation du

sacrifice de l'individu pour sa patrie - et individualisme - qui exalte l'individu, ses désirs, ses projets en opposition à tout projet collectif.

- **Les contradictions internes aux processus sociaux générateurs des différents fétichismes ont eu un effet démystificateur.** Les graves crises sociales et économiques qu'ont traversées les sociétés capitalistes développées ont contribué à discréditer ces fétiches. Par exemple, la perte de valeur de l'argent lors de crises inflationnistes (années '30) et l'éclatement de « bulles financières » ont montré les limites de la prétendue autonomie de la sphère financière par rapport à l'activité économique et au travail source de valeur. Autre exemple, les luttes sociales qu'ont connues ces sociétés (grèves de masse, insurrections...) ont ébranlé le crédit des fétiches juridico-politiques : Etat et droit ont été discrédités dans leur image d'arbitre impartial des conflits sociaux.

Fondamentalement, la réification des rapports sociaux impose et/ou favorise une représentation de la société comme un théâtre où se déchaînent des forces impersonnelles sur lesquelles seuls des grands appareils politiques et administratifs (l'Union européenne, l'OMC...) peuvent avoir prise. Dans de telles conditions, la réalité sociale ne peut plus être ni perçue, ni vécue, ni conçue comme le produit de l'activité des hommes, comme le fruit de leurs interactions.

Il en résulte que le **sentiment de pouvoir intervenir et transformer certaines situations sociales – fondement constitutif de tout mouvement social - s'estompe.** La possibilité de donner sens à la réalité sociale et le sentiment d'avoir prise sur elles sont profondément compromis.

C'est pourquoi il est particulièrement pertinent de s'interroger sur la personnalité de base de l'individu membre des sociétés capitalistes développées en proie à éprouver cette crise de sens et à développer un rapport particulier au social, vécu comme puissance impersonnelle et surnaturelle.

3. La personnalité de base face aux effets de la crise de sens

Une pareille crise de sens n'est pas sans retentissement sur l'organisation psychique des individus. Le défaut d'ordre symbolique, la difficulté à pouvoir structurer des grilles de lecture du monde qui nous entoure, perturbe le rapport à soi, le rapport aux autres et le rapport au monde.

☞ Le rapport à soi

La crise du sens provoque à la fois un surinvestissement narcissique, une survalorisation du moi en même temps qu'une profonde crise d'identité menant à la dépression.

- **Survalorisation du moi**, car lorsque le monde environnant n'offre plus de cadre de référence stable et qu'il n'est plus subjectivement habitable, il ne reste plus qu'à s'habiter soi-même. Cet individualisme a érigé l'accomplissement de soi sans limite et sans contrainte comme valeur suprême. Elle exige de prendre pour mesure de toute chose non plus un idéal universel mais ses envies, penchants et désirs singuliers. Chacun devient son propre objet de préoccupation. Cette culture se manifeste par les soins attentifs portés au corps (gym, jogging, régimes...), par la valorisation de l'apparence corporelle et vestimentaire, par le succès de différentes pratiques « psy » où l'individu peut « se raconter ». Mais cet individualisme conduit au rétrécissement de la sphère sociale investie par les individus. Seule la famille, les relations d'amitiés, éventuellement les relations associatives « de proximité » sont investies. La contrepartie est le désinvestissement des entreprises collectives telles que des organisations syndicales et politiques nécessitant une conscience sociale et politique et une part d'abnégation dans l'accomplissement de certaines tâches.

- Mais cet individualisme « particulariste » se révèle bien vite fragile. Car la crise de sens sape les bases de toute identité individuelle en privant toute personne de cadre collectif d'identification indispensable à la construction du moi. Chacun doit assurer par ses seuls moyens la construction de son identité, qui sera plus fragile et insatisfaisante parce que privée de ces cadres de référence collectifs. Lorsque plus aucun sens global n'est donné par la société, que chacun se trouve libre de choisir le sens qu'il veut, la quête du sens risque de se solder par un échec. L'individu risque d'être dépourvu de grilles de lectures collectives, de cadres de référence, qui lui permettent de donner sens à son existence et de construire son identité. *« La crise chronique du sens débouche donc nécessairement sur une crise généralisée de l'identité individuelle. Crise dont le symptôme général est ce « mal de vivre », ce sentiment diffus de malaise et d'insatisfaction existentielle qui affecte la plupart de nos contemporains, la plupart d'entre nous. Sentiment d'étrangeté à soi qui n'est jamais que l'expression vécue de l'incapacité de se construire une image claire, cohérente et stable de soi-même. »*⁷
- Si cet individualisme apparaît comme l'ultime valeur refuge face à la crise chronique du sens, *« elle n'est en définitive que l'ultime impasse dans laquelle cette crise accule les membres des sociétés capitalistes contemporaines. En poussant à bout la logique de privatisation, de séparation de l'individuel et du social, elle ne peut que déboucher sur le vide : elle conduit à priver l'individu de toute assise, réalité, substance psychologique en le séparant en définitive de lui-même. »*⁸ Le sentiment de son propre vide qui engendre la crise de l'identité individuelle favorise des réactions de crispation sur tous les éléments qui seront désignés comme pertinents afin de maintenir un minimum d'identité. L'individu sera alors dans le fétichisme de l'identité propre et dans la tentative de préservation de celle-ci contre toute différence ou toute altération.

⁷ Alain Bühr, *Idem*, p. 141.

⁸ Alain Bühr, *Idem*, p. 141.

☞ Le rapport aux autres

Le rapport aux autres va être rendu plus problématique par la crise du sens. La possibilité de communiquer avec autrui devient problématique. Car celle-ci suppose le partage d'un sens commun qui fait défaut suite à la crise du sens. Le défaut d'ordre symbolique affecte tout particulièrement le langage. Pour se comprendre, l'ordre symbolique, c'est-à-dire le référentiel collectif, est indispensable. Ceux-ci faisant défaut, il est de plus en plus difficile de communiquer avec autrui. Chacun peut y mettre le sens - au gré de sa fantaisie et de son délire personnel - qu'il entend, et rien ne vient soutenir un mode d'interprétation, une grille de lecture par rapport à une autre. La difficulté de communiquer est aussi synonyme d'isolement, l'individu étant prisonnier de lui-même et en lui-même. Mais dans le cadre de cette crise du sens, l'autre n'est pas seulement celui avec qui il est plus difficile de communiquer. Il est aussi celui dont la présence peut représenter une menace. Car s'ouvrir à l'autre, c'est aussi se confronter à son altérité, à sa différence. Cette expérience met à l'épreuve l'identité, a fortiori dans cette situation où l'identité individuelle est fragilisée. Mal assurée d'elle-même, l'identité individuelle s'accompagne d'un phénomène de crispation sur les éléments réels et imaginaires lui assurant cette identité résiduelle.

La crise du sens crée les conditions du développement d'une phobie de l'autre, d'une peur, d'une haine, d'un rejet de tout ce qui, du fait d'être différent, est perçu comme menaçant pour le résidu d'identité dont dispose l'individu. L'autre génère donc peur et hostilité.

☞ Le rapport au monde

Un sentiment général d'étrangeté à l'égard du monde se développe. Dépourvu de points de repères, le monde n'est plus un lieu familier, dans la mesure où on l'habite et où on contribue à le construire. Privé d'ordre symbolique, le monde apparaît à la fois irréel (inconsistant) et surréel (opaque). Il est de toute façon une réalité indéchiffrable. Cette expérience rappelle celle de l'immigré, déstabilisé par l'incertitude de son identité et de ses références culturelles, devenu étranger à sa culture d'origine et restant en partie étranger à sa culture d'adoption. Cette condition est celle

de tout individu des sociétés capitalistes déstabilisé par la perte des repères anciens et privé de nouvelles références.

Cette étrangeté vécue par l'individu face au monde génère un sentiment et une situation d'impuissance :

- à pouvoir interférer sur le cours des choses, à prendre part à sa production et à pouvoir le comprendre ;
- à communiquer avec autrui, à fonder un sens commun et à élaborer une communauté pratique et symbolique avec les autres ;
- à se réaliser, à construire des projets.

Cette situation est propice à la réactivation et au renforcement des affects les plus infantiles, conduit l'individu vers la régression affective et intellectuelle et met hors jeu ses aptitudes rationnelles. Ces affects sont l'angoisse, la culpabilité et l'agressivité réactionnelle.

- L'angoisse créée par l'absence de cadres de référence, par le sentiment de menace éprouvé lors de la rencontre de l'autre, par le déficit d'identité propre. L'angoisse est aujourd'hui fort répandue et participe de ce que l'on nomme le sentiment d'insécurité.
- Cette angoisse entre en résonance avec une angoisse d'abandon profondément infantile (angoisse de la perte d'amour parental) qui réactive la culpabilité inconsciente de l'individu. Toute accentuation de ce sentiment renforce le conditionnement à l'autorité et la disposition à se soumettre.
- Une agressivité réactionnelle résulte à la fois de l'angoisse et de la culpabilité, les renforce et génère « *un sentiment diffus d'exaspération prêt à se décharger sur la première victime venue, engendrant une disposition à la recherche de « boucs émissaires ».* Ce qui contribue par ailleurs à expliquer cette étrange fascination pour la violence dont témoigne un grand nombre d'œuvres littéraires ou cinématographiques contemporaines. »⁹

⁹ Alain Bihl, *Idem*, p. 146.

La crise du sens dans laquelle s'enfoncent les sociétés capitalistes développées a ses effets psychopolitiques. Deux types de personnalités tendent à émerger :

- Une **personnalité qui pratique le nomadisme identitaire**. Multipliant les identités d'appartenance et de référence, cette personnalité est à la fois amorphe et fluide, instable faiblement intégrée, perpétuellement à la recherche d'une identité qui n'est qu'illusoire. Cette quête débouche nécessairement sur l'angoisse, la culpabilité et l'agressivité réactionnelle avec pour toile de fond un sentiment d'impuissance.
- Une **personnalité autoritaire** qui se caractérise par son conformisme, par sa survalorisation de l'autorité et de la hiérarchie, l'intolérance envers les marginaux et les opposants, qui développent un penchant pour la pensée stéréotypée et une vision méprisante de l'humanité. Si la personnalité fluide et amorphe développe le nomadisme identitaire, la personnalité autoritaire construit un attachement fétichiste, dogmatique et fanatique à une identité étroite, exclusive de toute autre identité. L'enjeu est de conquérir malgré tout une identité stable et solide, en échappant à l'angoisse et à la culpabilité que le défaut d'identité a fait naître, et en les fixant sur de mauvais objets à détruire. On reconnaît ici les conditions pour le développement de mouvements d'extrême droite et plus largement de mouvements identitaires (religieux, nationalistes, moraux...) qui développent la phobie et le rejet de l'autre.

La personnalité fluide et amorphe offre bien peu de résistance à ces mouvements de par son désinvestissement du politique (consécutif de la crise du sens) et du fait également que son individualité fragile et molle se prête à un durcissement autoritaire lorsque les conditions de la quête d'identité deviennent plus problématiques (lors de graves crises sociales, économiques et politiques, par exemple).

La crise du sens contribue à former des dispositions propres à favoriser l'adhésion à l'extrême droite. Car la « personnalité de base » des sociétés capitalistes développées se caractérise par la déstructuration psychologique. « *Personnalité à la fois fluide et amorphe, fuyant son propre vide en pratiquant le nomadisme identitaire, qui offre de ce fait une faible résistance aux discours et aux pratiques de l'extrême droite et, à l'inverse, que tente constamment la crispation identitaire qui peut l'amener à basculer dans ses ornières.* »¹⁰ On peut également appréhender que « *si l'extrême droite apparaît, communément, se nourrir de la haine de l'autre (et notamment de l'étranger), derrière cette haine se cache un ressort affectif plus fondamental encore : la peur ou, plus exactement, l'angoisse de la perte de soi.* »¹¹

¹⁰ Alain Bihr, *Idem*, p. 12.

¹¹ Alain Bihr, *Idem*, p. 12.

Conclusion¹²

La pensée d'extrême droite est constitutive d'une manière particulière d'être au monde¹³. La capacité même d'identifier le bien et le mal ou l'injustice sociale, de la dénoncer et de lui donner une réponse politique est menacée. Les principes de l'identité, de l'inégalité et de la pugnacité ne touchent pas seulement la manière dont un individu pense la société mais également sa personnalité, ses modes de relations sociales et, en définitive, son univers affectif.

Cette philosophie foisonne particulièrement depuis le triomphe de la pensée unique qui sanctifie l'ordre néolibéral comme horizon indépassable. Le monde - pour nombre de classes sociales précarisées - devient pratiquement inhabitable, l'expérience de la vie en société est source de souffrances et d'injustices alors que l'espérance d'un mieux-être social s'estompe.

¹² Si la structure de la pensée d'extrême droite est présentée, si son enracinement dans la crise de modernité est approfondi essentiellement par rapport à la « crise de sens », l'extrême droite a également puisé une partie de son énergie dans la crise de légitimité et de souveraineté de l'Etat-nation dans un contexte de transnationalisation du capital.

¹³ La pensée d'extrême droite bouleverse la valeur des mots et des expressions qu'elle s'approprie. En conséquence, elle contribue à modifier le sens moral de certains groupes sociaux. Victor Klemperer, professeur juif chassé de l'université de Dresde par les nazis, tient un journal dans lequel il décrit le développement de la nouvelle langue que forge le troisième Reich. Pour lui, l'effet le plus redoutable de la langue nazi « *ne fut pas produit par des discours isolés, ni par des articles ou des tracts, ni par des affiches ou des drapeaux, il ne fut obtenu par rien de ce qu'on était forcé d'enregistrer par la pensée ou la perception. Le nazisme s'insinua dans la chair et le sang du grand nombre à travers des expressions isolées, des tournures, des formes syntaxiques qui s'imposaient à des millions d'exemplaires et qui furent adoptées de façon mécanique et inconsciente. [Le III^e Reich a surtout] changé la valeur des mots et leur fréquence (...), assujetti la langue à son terrible système, gagné avec la langue son moyen de propagande le plus puissant, le plus public et le plus secret.* » Victor Klemperer, *LTI, la langue du III^e Reich, carnet d'un philologue*, Paris, Albin Michel, 1996.

Que reste-t-il - sinon la désillusion et le ressentiment - lorsqu'on ne peut espérer améliorer sa condition et lorsque les acquis obtenus par d'âpres combats volent en éclat ?

C'est pourquoi, plus que jamais, une réponse politique est déterminante pour faire barrage à l'exploitation par l'extrême droite du ressentiment. Cette réponse ne peut que s'ancrer dans ce qui a fondé les mouvements sociaux progressistes et, singulièrement, le mouvement ouvrier.

Les projets qui s'y sont forgés sont pluriels. Ils sont cimentés par un projet d'égalité, de justice sociale, de bien commun et de démocratie. Il visait à rendre le monde habitable pour les groupes sociaux directement confrontés à la violence de l'exploitation en leur proposant d'intervenir dans le domaine où se règle leur propre destinée.

La lutte politique a pour enjeux la reconstruction d'un référentiel structuré qui rend intelligibles les situations sociales - notamment les injustices sociales - et la réouverture d'une perspective de construire des moyens pour intervenir sur elles.

Le ressentiment qu'exploitent les mouvements d'extrême droite s'attache à épouser le monde tel qu'il est et à le considérer comme un horizon indépassable. Les projets politiques de gauche visent précisément à poser les fondations d'un monde égalitaire.

La lutte contre l'extrême droite est avant tout une lutte contre ce sentiment de fatalité nourri par une forme d'obscurantisme.

Darwinisme social

Le « darwinisme social » est une idéologie qui fait l'apologie de la force. Alors que Charles Darwin (auteur de *De l'origine des espèces*), grand scientifique du 19^e siècle, n'a jamais traité de la société des hommes, les adeptes du darwinisme social s'inspirent des recherches du célèbre biologiste et transposent le principe de la sélection naturelle du plus fort au sein et entre les espèces animales au monde des humains. Le darwinisme social prétend expliquer l'inégalité des forces entre des individus ou des groupes sociaux. C'est donc le principe de la sélection naturelle entre les faibles et les forts qui est à la base de cette idéologie. Aux Etats-Unis, le darwinisme social est soutenu par les tenants du libéralisme antiétatique qui prône la supériorité de la libre entreprise sur le protectionnisme d'Etat. Le type de l'homme fort, le plus « apte » dans la lutte pour l'existence, c'est l'homme industriel, économe, pieux, ne comptant que sur lui-même pour réussir dans la vie. Pour les tenants du darwinisme social, la charité publique ou privée ne peut réduire le nombre des indigents. Au contraire, elle encouragerait leur imprévoyance. Cette idéologie profondément conservatrice disqualifie toute forme de protection et de solidarité sociale et valorise l'image du décideur, le chef d'entreprise prêt à tout, qui aurait franchi avec succès les rigoureuses épreuves de la concurrence et de la sélection naturelle.

Fétichisme

Le terme **fétichisme** est ici utilisé en référence à une certaine interprétation critique de l'œuvre de Marx. Il désigne le mode de relations sociales que les hommes développent entre eux dans une société capitaliste, caractérisé par un processus où un produit de la pratique sociale - à savoir des relations sociales que les hommes entretiennent entre eux - se met à exister, à la fois réellement et imaginativement, comme une

réalité autonome qui leur échappe, les domine et se retourne contre eux¹⁴. Ne parle-t-on pas des « forces impersonnelles du marché » qui sont en fait le produit des décisions et des activités des hommes ? Ce processus est tel que les hommes eux-mêmes ne reconnaissent plus le produit de leur propre activité sociale et de leur propre puissance collective. Le fétichisme combine les opérations suivantes :

- la **substantification** : alors que tout élément du social est produit par les hommes, les rapports qu'ils entretiennent entre eux et leur histoire, le fétichisme va le présenter comme existant en lui-même et par lui-même. La culture d'une région, sa langue sera substantifiée par l'extrême droite, au sens où elles existeront indépendamment des hommes qui la pratiquent et la font évoluer ;
- l'**éternisation** : tout élément du social est moment d'un devenir historique, qui permet à une langue par exemple de perdurer et aussi d'évoluer. Le fétichisme nie l'évolution à la fois historique et future de tout élément du social qui devient alors élément naturel pseudo-permanent ;
- la **sacralisation** : le simple produit de l'activité des hommes - la langue, la culture - va se trouver représenté comme constituant une puissance sacrée et surhumaine qui fonde l'ordre social.

Le **fétichisme** contribue à personnifier des choses et à leur donner une transcendance. Il conduit à chosifier des hommes, en ne leur attribuant plus qu'une fonction (par exemple lutter pour défendre la race) qu'ils ont l'ordre d'exécuter.

¹⁴ « Ce qu'il y a de mystérieux dans la forme-marchandise consiste donc simplement en ceci qu'elle renvoie aux hommes l'image des caractères sociaux de leur propre travail comme des caractères objectifs des produits du travail eux-mêmes, comme des qualités sociales que ces choses posséderaient par nature : elle leur renvoie ainsi l'image du rapport social des producteurs au travail global, comme un rapport social existant en dehors d'eux, entre des objets. C'est ce quiproquo qui fait que les produits du travail deviennent des marchandises, des choses sensibles suprasensibles, des choses sociales. »¹⁴ Karl Marx, *Le Capital*, Paris, PUF, 1993, p. 82-83.

Identité collective

La société est constituée de personnes qui construisent et entretiennent des modes particuliers de relations. Ils créent des identités collectives qui naissent et disparaissent de nœuds de relations :

- ces identités **se différencient** d'autres identités collectives (le groupe des travailleurs et le groupe des patrons) ;
- ces identités collectives vont être traversées par des **conflits internes et externes**. Il y a des conflits au sein du groupe des travailleurs parce qu'ils sont animés par un projet syndical et politique différent, par exemple. Dans la pensée d'extrême droite, les conflits internes seront niés (les différences de classes sociales entre personnes d'une même nation par exemple) et on œuvrera pour réprimer ses manifestations ;
- ces identités sont de nature **historique**. Toute identité est produite par une histoire singulière (l'histoire d'une lutte sociale qui fait que certains y ont participé et ont construit une culture syndicale qui leur est propre par exemple) ;
- on comprendra que toute identité collective est **problématique**. Toujours inachevée et incertaine de son avenir, elle peut toujours se dénouer ou faire l'objet d'évolution qui la modifie profondément.

Il y a donc toujours une part irréductible de fétichisme dans toute identité collective afin de conjurer le risque de dissolution qui se manifeste par des rituels, des dispositifs institutionnels. Bref, toute société, tout groupe social a ses propres *gardiens du temple*.

Racisme

Le racisme est une idéologie basée sur le postulat d'une hiérarchie entre les êtres humains selon leur origine ethnique dénommée race. Le racisme s'accompagne de la croyance de différences biologiques fondamentales entre des groupes d'êtres humains qui conditionnent leur devenir social et individuel.

Réification

Processus de pensée qui transforme les produits de l'activité humaine (marchandises, cours de la bourse...) en choses de type naturel. Ce terme est donc proche de celui de substantification.

Socialisation

Désigne un processus d'insertion des individus dans des rapports sociaux particuliers. Par exemple, la socialisation des individus dans des rapports sociaux capitalistes.

Totalitaire

Ce mot peut s'associer à des conceptions idéologiques et à des pratiques politiques répressives qui dénie à certains le droit à l'existence ou la qualité d'être humain.

Traumatisme

Le traumatisme évoque une situation ou un événement qui sort de l'ordinaire : un accident grave, la perte d'un proche, l'emprisonnement, la torture... Vécu par un ou plusieurs individus, cet événement devient traumatique car les capacités de lui donner sens font défaut alors que les affects qui lui sont liés sont énormes. Dans ce contexte, c'est l'expérience même de la vie en société qui devient problématique et source de souffrance. Le déficit de grilles de lecture pertinentes qui rend intelligible les événements et les affects est à l'origine de ce processus.

Xénophobie

Composé des racines grecques *xénos* « ce qui vient de l'extérieur » et *phobos* « la peur », le mot *xénophobie* désigne la peur et l'hostilité à l'égard de celui qui est désigné comme étranger de par certaines différences culturelles, linguistiques...

Sommaire

Introduction	2
Chapitre 1 : La structure de la pensée d'extrême droite	4
1. Le fétichisme d'une identité collective	5
2. L'inégalité comme catégorie fondamentale	7
3. L'exaltation de la lutte comme manière d'être au monde	8
Chapitre 2 : Les caractéristiques d'une politique d'extrême droite .	10
1. Défendre la communauté	10
2. Un Etat totalitaire	11
3. Un chef incontestable	11
4. Une opposition aux philosophies des Lumières	12
Chapitre 3 : Les mobiles d'adhésion	14
1. L'articulation entre le social et l'individu	15
☒ L'ordre symbolique	15
☒ Le sens	16
2. Processus traumatiques et éléments générateurs de la crise de sens	17
☒ La démythification du monde	18
☒ Les contradictions internes de leur propre ordre symbolique	19
3. La personnalité de base face aux effets de la crise de sens	23
☒ Le rapport à soi	23
☒ Le rapport aux autres	25
☒ Le rapport au monde	25
Conclusions	29
Glossaire	31

CEPAG

Rue de Namur 47
B-5000 Beez
T 081/26 51 52
F 081/26 51 51
www.cepag.be

Avec le soutien de la Communauté française

